Féeries

Études sur le conte merveilleux, XVII^e-XIX^e siècle

8 | 2011

Le merveilleux français à travers les siècles, les langues, les continents

Claire Badiou-Monferran, *Il était une fois l'interdisciplinarité. Approches discursives des Contes de Perrault*

Louvain-la-Neuve, Academia-Bruylant, coll. « Au cœur des textes », 2010

Delphine Reguig-Naya

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/feeries/786>

DOI : 10.4000/feeries.786

ISSN : 1957-7753

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

Date de publication : 15 octobre 2011

Pagination : 208-216

ISBN : 978-2-84310-211-0

ISSN : 1766-2842

Référence électronique

Delphine Reguig-Naya, « Claire Badiou-Monferran, *Il était une fois l'interdisciplinarité. Approches discursives des Contes de Perrault* », *Féeries* [En ligne], 8 | 2011, mis en ligne le 15 avril 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/feeries/786> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/feeries.786>

COMPTES RENDUS CRITIQUES

Claire Badiou-Monferran, *Il était une fois l'interdisciplinarité. Approches discursives des Contes de Perrault*, Louvain-la-Neuve, Academia-Bruylant, coll. «Au cœur des textes», 2010, 279 p.

L'ouvrage rassemble les actes de la journée d'études «Littérature et linguistique en dialogue. Réflexions sur la critique française des *Contes* de Perrault», organisée en Sorbonne le 31 mai 2008 sous l'impulsion de Claire Badiou-Monferran. Cette journée avait vu se succéder six communications consacrées à l'exploration des questions «Méta-énonciation et représentation du discours autre dans les contes en prose de Perrault» et deux tables rondes. Le but de la journée était, selon les termes de Cl. Badiou-Monferran, de «renouer [...] le fil d'un dialogue interdisciplinaire» rompu en France depuis une trentaine d'années, entre linguistes et littéraires, «autrement dit, d'effectuer le travail de mémoire nécessaire à la réappropriation d'un héritage quelque peu oublié : celui de l'aventure sémiologique et de sa vocation à la bidisciplinarité» («Présentation», p. 9-10). Le titre de l'ouvrage issu de cette journée, paraphasant avec humour la formule introductive des contes, en appelle à la complicité du lecteur, convié à mettre en relation la manifestation contemporaine d'une lecture bidisciplinaire et son antécédent historique : «Si le corpus institué a fait l'objet d'une approche interdisciplinaire, à la fois linguistique et littéraire, c'est bien ailleurs, jadis, une seule fois, dans le monde alternatif des études de sémiologie structurale.» («Présentation», p. 6) C'est parce que la réalité actuelle de la recherche a réduit cette rencontre croisée à n'être plus qu'un «conte de fées» que l'exercice de réflexivité méthodologique dont témoigne l'entreprise est particulièrement fructueuse. Le corpus des *Contes*, lieu stratégique et crucial de rencontre interdisciplinaire naguère, est ici convoqué comme le lieu où pourra se produire «l'analyse des barrières franco-fran-

çaises faisant obstacle, en régime post-structuraliste, au développement d'une recherche bi-disciplinaire» (*id.*).

La réunion relève de «l'événement historique» selon les termes de Jean-Claude Chevalier soulignant, dans la première table ronde (p. 212), que «c'est ici même» que se sont opposés linguistes et philologues au cours du xx^e siècle et concluant avec enthousiasme : «Je pense qu'à partir de ce jour, grâce à cette journée, une ère nouvelle vient de s'ouvrir à la Sorbonne!» (p. 213). De fait, l'entreprise, qui a nécessité de l'«audace» (J.-M. Adam, p. 221), est à la fois vouée à inventorier le passé, avec lequel il s'agit de clarifier nos relations théoriques, et à programmer l'avenir, pour lequel on ne forme pas seulement des vœux pieux mais dont il s'agit de rendre possible la croissance consciente. C'est ainsi que Cl. Badiou-Monferran revendique l'inscription de cette démarche collective dans la lignée d'un célèbre numéro spécial de *La Nouvelle Critique*, intitulé «Linguistique et littérature», paru en 1968, à l'apogée du structuralisme français : dans sa riche présentation de l'ouvrage, l'organisatrice de la journée s'interroge sur l'assimilation et le traitement de cet héritage par les chercheurs français. Sa présentation rend saillants deux obstacles majeurs à cet égard : d'une part, «notre rapport problématique à l'histoire récente du structuralisme», dont l'héritage se trouve «confisqué», une «amnésie collective» frappant notre filiation au modèle de l'analyse structurale dont la configuration et l'identification posent problème elles-mêmes; d'autre part, «notre relation, non moins conflictuelle, au passé des humanités» (p. 14-15) puisque, si notre héritage recueille la mise en crise, par le structuralisme lui-même, des certitudes fondant le corpus institué des humanités (la littérature appartiendrait aux «disciplines périmées», à un «passé lettré dont le structuralisme nous aurait enseigné à faire table rase», p. 21), s'impose le constat parallèle du «récent retour en force de la philologie et de l'histoire». Cette problématisation et la mise en évidence de difficultés méthodologiques et de filtres idéologiques entravant un «inventaire des biens hérités» pourtant urgent conduisent Cl. Badiou-Monferran à poser une question particulièrement forte : «Quelle pertinence y a-t-il à vouloir appliquer [l'interdisciplinarité] à un produit de la culture lettrée?» (p. 20) Le partage lucide entre la persistance d'un «anti-humanisme théorique» et une «approche néo-humaniste de l'interdisciplinarité» réaffirme, avec une ambivalence certaine, la nécessité de refuser la perte des humanités entraînée par une lecture radicalisée des injonctions structuralistes.

Si la possibilité même d'une rencontre entre littéraires et linguistes s'est perdue, c'est, comme le montre encore la présentation de Cl. Badiou-Monferran synthétisant notamment l'apport des tables rondes de la

journée, parce que de multiples barrières se sont élevées contre elle : une barrière institutionnelle matérialisée dans le cloisonnement des cursus universitaires de linguistique et de littérature dans le supérieur et dans la formation des maîtres ; une barrière idéologique incarnée dans le « mépris réciproque » entre les deux disciplines, ainsi que le développement de langues et d'outils d'analyse hétérogènes ; une barrière épistémologique instituée dans le clivage entre diachronie et synchronie, la littérature étant censée privilégier la première, la linguistique étant censée privilégier la seconde. L'ambition de l'ouvrage est donc double et complémentaire : elle s'attache à la fois à recréer les conditions de possibilité d'un dialogue interdisciplinaire et à « redonner une place à la littérature classique dans les débats actuels sur l'interdisciplinarité ». On ne peut que saluer la puissance avec laquelle Cl. Badiou-Monferran pense la démarche qu'elle a suscitée : « comment tenir ensemble un point de vue historicisant sur les textes classiques, et une approche dynamique de la relation passé-présent ? », « comment tenir ensemble un point de vue post-structuraliste et une approche structuraliste dudit corpus ? » (p. 24). L'exploration de ce dilemme par la journée d'étude compte notamment parmi ses résultats un plaidoyer pour une « philologie refondée », maintenant la valeur du travail d'édition de « versions historiquement attestées », et paradoxalement étrangères à un affaiblissement des textes par une diffusion appauvrie et banalisante. Cette philologie actualisée, qui puisse rendre l'objet d'étude à sa complexité, à son inactualité, à son anachronisme, constitue, par là même, « une voie d'accès possible à la contemporanéité » (p. 26). Dans le monde réel de la recherche, ce volume nous montre qu'il n'y a pas de fatalité et qu'en vertu même d'une certaine exigence méthodologique, si le structuralisme ne nous condamne pas à faire l'économie d'une compréhension décalée des textes, la philologie ne nous condamne pas non plus à en rester à des approches dont l'érudition constituerait la fin en soi.

La grande actualité de ce questionnement se manifeste avec vigueur sur le corpus des *Contes*, dans la mesure où le structuralisme nous rend héritiers d'un corpus « actualisé » dont la lisibilité nouvelle appelle « les formes d'appropriation les plus contemporaines, et à l'application duquel l'approche interdisciplinaire, fer de lance de la modernité, n'est pas [...] contre-nature » (p. 22). Pour les structuralistes, les *Contes* de Perrault constituent en effet « l'un des lieux d'exercice privilégiés de l'aventure sémiologique, articulant comme on le sait linguistique et littérature » (p. 23). Dans le volume ici présenté, il s'agit bien de « débattre ensemble des *Contes* de Perrault », entre linguistes et littéraires, et de faire de ce débat un objet de débat lui-même. L'objet du volume se dédouble donc

d'emblée et affiche cette double portée heuristique. Cette claire articulation des objectifs du volume désamorce immédiatement la question qui pourrait se poser : les *Contes* servent-ils ici de prétexte à une réflexion épistémologique ? C'est en vertu même de sa qualité de lieu de rencontre historique entre les disciplines que ce corpus retrouve cette fonction de carrefour. Les *Contes* de Perrault apparaissent bien, certes, comme un objet prototypique de la « culture classique » (« Présentation », p. 14), et Christian Puech rappelle qu'« à travers Perrault, cette journée concerne les rapports entre linguistique et littérature, et une partie du passé de ces relations » (p. 197), tandis que Delphine Denis soumet « à la discussion deux propositions, en [s]'excusant de ne pas pouvoir les rattacher directement au corpus des *Contes* de Perrault » (p. 215). Pourtant, l'ensemble des communications consacrent bien leurs efforts à la description de l'objet textuel désigné dont la moindre vertu est de nous conduire à « reconnaître dans l'écriture un art et un plaisir de penser » (C. Noille-Clauzade, p. 151). L'horizon de la description pratique l'emporte là sans doute sur celui du dialogue méthodologique.

Concrètement, l'échange eut lieu autour d'une table commune, matérialisée par la constitution d'un corpus de travaux critiques partagé, l'organisatrice de la journée ayant fourni à ses contributeurs un document de travail archivant des documents préparatoires dont la précieuse bibliographie est à présent mise à la disposition des lecteurs. L'ouvrage reproduit la réflexion menée alors avec une belle fidélité et comporte quatre grandes sections à la situation très différente par rapport aux objets en jeu. Une ample et ambitieuse « présentation » de l'objet d'étude, le dialogue interdisciplinaire entre linguistique et littérature, par Cl. Badiou-Monferran, ouvre le volume. Suit une première partie intitulée « Publier », rassemblant les six articles issus des communications prononcées lors de la journée d'études, articulés en trois sous-sections encore centrées autour de trois questions : premièrement celle du corpus des *Contes* susceptible de reconfigurations, comportant un article de Ute Heidmann, (« Perrault en dialogue avec Apulée, Fénelon et Lhéritier : *Le Petit Chaperon rouge* palimpseste ») qui confronte les contes à leurs « variations » ou réécritures et analyse dans ce cadre l'interaction qui existe entre les textes et les genres, puis comprenant un article de Marc Escola (« Contes et mécomptes ») ouvrant le corpus des contes aux commentaires et interprétations, affabulations nées de la dynamique narrative même du texte ; deuxièmement celle des scènes d'énonciation et de leur rôle dans la constitution du conte littéraire mondain comme genre, où se trouve un article de Jean-Michel Adam (« Métaénonciation et pluralisation des voix dans *Le*

Petit Chaperon rouge») qui éclaire la duplicité de la scène énonciative des *Contes*, entre inspiration populaire et érudition de la voix conteuse, et met en évidence une «poétique du récit enjoué fondé sur les dédoublements du sens» comptant sur une connivence nécessaire avec le lecteur (p. 138), où se trouve ensuite un article de Christine Noille-Clauzade qui examine les stratégies assurant la crédibilité du conte en persuadant de sa possibilité dans le régime du merveilleux galant, et qui met en évidence l'exemplarité de Perrault nous invitant «à penser une *rhétorique* de la fiction qui soit non seulement un art du style, mais plus fondamentalement une invention argumentative» (p. 150); troisièmement celle du rôle du lecteur dans la production du sens comportant un article de Catherine Détrie et Bertrand Vérine («De la décontextualisation du discours autre à la métaénonciation : éléments de textualité en *même* dans les *Contes* de Perrault») qui met en évidence «la construction textuelle de l'intersubjectivité» (p. 161), le fonctionnement d'une «co-énonciation virtuelle» dans le conte en appelant à une «participation empathique» du lecteur pour «désambiguïser» (p. 175) les énoncés du texte, puis comprenant enfin un article de Jean-Paul Sermain («“C'est votre fille le petit chaperon rouge” Les noms propres dans les *Contes* de Perrault») qui porte sur l'efficacité des noms propres pour susciter la «participation sympathique» du lecteur (selon les termes de Cl. Badiou-Monferran, p. 73).

La deuxième partie de l'ouvrage, intitulée «Archiver», transcrit les débats tenus le 31 mai 2008 lors de deux tables rondes : la première, modérée par Christian Puech, portant sur l'héritage structuraliste, la seconde, modérée par Delphine Denis, sur le «tournant historicisant pris par la recherche française en linguistique et littérature depuis les années 1980». En plus des contributeurs, les tables rondes réunissent Marc Arabyan «au titre de ses premiers travaux sur l'architecture textuelle des contes de Perrault», Jean-Marc Chatelain et certains chercheurs présents dans le public (dont Hélène Merlin-Kajman et Jean-Claude Chevalier). Retranscrire ces tables rondes a pour ambition d'illustrer la «conception variationnelle du sens» (selon les termes de Cl. Badiou-Monferran, p. 74-75) qui veut que le sens d'un énoncé diffère, échappe au figement, entre ses différents contextes d'apparition : il s'agit donc d'œuvrer dans le sens d'une homogénéité entre l'option discursiviste choisie et son fruit même, l'ensemble de l'ouvrage. De fait, ces tables rondes sont véritablement passionnantes, par exemple lorsque les intervenants de la première table ronde interrogent la réception de la *Morphologie du conte* de Vladimir Propp et son rôle dans les contresens qui ont pu être faits dans notre compréhension du structuralisme, lorsqu'ils mettent au jour les glissements conceptuels opérés à partir de

la lecture de Saussure, ou discutent de la fécondité méthodologique du dialogisme bakhtinien, lorsqu'ils s'attachent encore à montrer que l'opposition entre philologie et analyse de discours n'est pas irréductible. C'est l'engagement des chercheurs à enquêter, y compris sur leur propre formation et sur la manière dont, en tant qu'universitaires, ils perpétuent ou réduisent la « fracture » (Ch. Puech, p. 211) entre les disciplines, qui anime ces moments d'échange avec beaucoup de sincérité et qui fait leur dynamisme.

Une troisième partie intitulée « Éditer » rassemble deux contributions de Jean-Marc Chatelain : une note à propos de l'édition originale des *Contes* de Perrault d'une part et, d'autre part, la publication de deux versions inédites, en vers, des *Souhais ridicules* et du *Petit Chaperon rouge*, deux versions dont la situation demeure impossible à fixer et qui font écho à l'instabilité revendiquée de l'entreprise générale, tout en ouvrant, eux aussi, à de nouvelles études sur un corpus inattendu. L'apparition de ces textes, « dans un état d'indécision totale, à la fois du point de vue de la diachronie, et du point de vue de leur statut textuel » (p. 231-232), jette sur les deux parties précédentes un éclairage lumineux dans la mesure où, là encore, ce sont le « défigement » et le « bougé » qui sont choisis, contre l'impensé du présupposé ou la satisfaction de la pérennité théorique. C'est là clôturer l'ouvrage par une confirmation en acte de la vitalité du corpus des *Contes* que la première partie explore par des biais théoriques divers, et dont la seconde montre la résistance à toute fixité interprétative. Tout le volume est à comprendre, sans doute, comme une entreprise de déstabilisation salutaire. Si le projet que cet ouvrage vient incarner frappe par son ambition épistémologique, il prend forme dans un livre aussi vivant que le questionnement qui a suscité son élaboration. Il existe ainsi un certain contraste entre la manière dont les articles présentés s'inscrivent dans la continuité de travaux antérieurs de leurs auteurs, dont ils pérennisent les résultats, et la mobilité réflexive qui se dégage de leur mise en perspective dans le volume.

Ce dernier voit se dégager des lignes de force convergentes. Dressant le bilan étonnant de l'utilisation des ressources bibliographiques par les contributeurs de la journée, Cl. Badiou-Monferran constate notamment l'impasse des orateurs sur les études de sémiotique structurale parfois manifestée par un évitement caractérisé. L'organisatrice y voit le signe du refus de « situer la critique post-structuraliste comme un après de la sémiotique structurale », et d'un « changement d'épistémè ». Outre ce premier trait commun, la démarche des contributeurs s'unifie encore autour de la mise à distance de l'opposition, radicalisée par le structuralisme, entre le

texte et son contexte (« Il s'agit ainsi de rendre le texte à son extériorité sans le dessaisir pour autant de son intériorité, en étudiant le contexte dans le texte », p. 55), la première conséquence de ce choix étant la remise en question de l'existence d'un conte type reposant sur des universaux schématiques, et la mise en lumière parallèle du conte comme une variation historiquement située. Enfin, autre conjonction majeure entre les communications réunies : « une approche non herméneutique de l'interprétation » comprenant l'interprétation comme le fait non de « renouer avec la signification pseudo-intrinsèque de l'œuvre étudiée », mais de « rendre compte des possibilités de transmissibilité de cette dernière » (p. 40), la première conséquence de ce choix étant, outre la valorisation de la « description », la concentration de l'étude sur la question de la généricité.

Par-delà ces points de rencontre, Cl. Badiou-Monferran fait elle-même le constat conjoint de l'assouplissement et de la persistance des frontières disciplinaires entre les contributions, le symptôme le plus net de cette persistance consistant sans doute dans le « bilinguisme » (voir M. Escola, p. 106) de l'ouvrage dont la lecture est parfois assez exigeante, au moins pour les littéraires peu outillés pour entrer dans la description linguistique. Les orientations méthodologiques représentées dans l'ouvrage (allant de la praxématique à l'approche logico-sémantique) se veulent toutes rassemblées sous l'étiquette d'« approches discursives ». Toutefois, les positions théoriques sont restées assez peu perméables. Entre les linguistes eux-mêmes, la journée a montré « le succès du dialogue intralinguistique » (« Présentation », p. 38) : l'interdisciplinarité a en effet conduit, dans certaines contributions issues des communications orales, à une « mise à distance du substrat dogmatique de la théorie, et donc l'introduction, dans l'univers mobilisé, de déplacements, d'aménagements, de bougés » (p. 39). Le constat de tels « bougés » existe également chez les littéraires sans que leur importance puisse empêcher la relativisation du succès du « travail d'entre-lecture » qui s'est produit : le dialogue bi-disciplinaire a plutôt renforcé, « en les expurgeant de certains de leurs présupposés, les hypothèses de travail de chacun », selon les termes de l'organisatrice elle-même.

Cl. Badiou-Monferran constate en outre, au sein du volume lui-même, des paradoxes, des « interprétations dissidentes » (p. 70) des pièces versées au dossier pour la réflexion, ainsi que des « déphasages » notamment entre le néo-saussurianisme des tables rondes et le post-saussurianisme des contributions toutes référées à la notion de « discours », par lequel l'ensemble de l'ouvrage entend substituer « au paradigme structural un paradigme énonciatif et pragmatique, dans lequel la littérature, entrant en *continuum* avec les autres pratiques discursives, n'est appelée à jouer

aucun rôle spécifique» (p. 49). C'est dans ce cadre qu'il faut comprendre l'approche énonciative des *Contes* largement mobilisée par tous les contributeurs, et dans laquelle Cl. Badiou-Monferran voit «une offensive post-structuraliste contre “la mort du Sujet”» (p. 53). Privilégier une approche interdisciplinaire conduit ainsi, en acte, à constituer non «une “poétique” mais une “analyse” du discours littéraire» (p. 54). Il est tout à fait possible de ne pas adhérer à ce refus de la spécificité de la littérature. Cl. Badiou-Monferran formule elle-même la question de la «carence» représentée par «l'absence d'une prise en compte de la littérature pour ce qu'elle est, et pour le rôle qu'elle serait amenée à jouer dans le cadre d'une théorie du langage ouverte à “une recherche que la linguistique n'a pas osé prendre”, “une linguistique du parler créateur”, “une linguistique du caractère créée par les grands écrivains” (J. Trabant)» (p. 58). Si les études discursivistes rassemblées par l'ouvrage choisissent de «désacraliser» la littérature et esquivent la question de la spécificité de la littérature, la fin de la présentation de Cl. Badiou-Monferran comprend des pages très profondes, en dialogue avec les propositions d'Hélène Merlin-Kajman, sur la question de la «valeur» de la littérature, et montre comment les *Contes* de Perrault, par l'organisation de leur paratexte notamment, s'inscrivent pleinement dans cette problématique.

Cl. Badiou-Monferran en appelle donc à «un nouveau dialogue», susceptible de proposer des «approches poétiques», dont son présent ouvrage constituerait une première étape. On perçoit un certain désenchantement dans cette temporisation finale qui témoigne du fait que la recherche n'est pas un conte de fées, et qu'au «il était une fois» répond le relativisme du «nous n'avons qu'une vie» de Catherine Détrie (p. 220), bien que nous puissions toujours «multiplier nos vies» en travaillant «à plusieurs» (J.-M. Adam, p. 221). Au final, si le dialogue interdisciplinaire n'a pas forcément tenu toutes ses promesses, le double éclairage par des chercheurs s'affirmant dans des méthodologies différentes manifeste la richesse du corpus des *Contes*, capable de solliciter ainsi la réflexion à des enseignes si diverses. Pour l'heure, en attendant que la «nouvelle ère» ouverte se développe, il faut souligner que l'ouvrage collectif constitué par Cl. Badiou-Monferran témoigne d'une honnêteté intellectuelle remarquable : l'organisatrice s'efface derrière l'objet d'étude dont elle a créé les conditions d'existence, le «dialogue interdisciplinaire»; elle s'efface derrière les communicants eux-mêmes, à qui elle a fourni les outils d'une rencontre refondée entre disciplines; elle retrace pourtant à la première personne tout le trajet qui a conduit à la constitution du livre (l'organisation de la journée en Sorbonne, les travaux préparatoires et leur réception,

la réflexion issue des débats et la mise en forme des communications), et cette manière d’assumer tout ce qu’elle propose, des outils aux hypothèses de travail, assure de la scientificité de la démarche. Justifiant tous ses choix et ses décisions par des motifs scientifiques, précisant avec une grande méticulosité la situation disciplinaire, institutionnelle et théorique de chacun, Cl. Badiou-Monferran ne laisse rien au hasard et permet que tout prenne sens. Ce livre est donc bien un livre parce qu’il est organisé autour d’une intention, manifeste dans la construction très concertée du volume qui constitue une « forme-sens ». On est heureux de lire que la pensée, l’écriture et la fabrique de ce type d’ouvrage stimulant, qui place les *Contes* au cœur d’une entreprise de mise en mouvement de la recherche par-delà l’immobilisme et la tendance à la fermeture des traditions, écoles, et autres théories, fassent partie des « missions de l’enseignant-chercheur » (p. 75). Plus que de « cartographier » — selon le mot récurrent sous la plume de Cl. Badiou-Monferran pour caractériser le travail de l’ouvrage en question —, « l’actualité la plus pointue de la recherche en linguistique et littérature : son moment “discursiviste” » (p. 77), le volume en donne une traduction en perspective et en mouvement.

Delphine Reguig